

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 " " 14 " " six mois.
 " " 7 50 " " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rte, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque. Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE BULLIER et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 20 Janvier 1866.

BULLETIN.

Il ne paraît pas exact que le cabinet des Tuileries ait fait des ouvertures à l'Angleterre dans le but de favoriser les prétentions du duc d'Augustembourg à la souveraineté des Duchés de l'Elbe.

Ce que nous croyons vrai, c'est que le gouvernement de l'Empereur a fait connaître aux puissances allemandes son vœu d'une consultation libre des populations de Sleswig-Holstein. Il se peut que l'Angleterre ait adhéré à cette démarche mais ce n'est là pour le moment qu'une conjecture.

Les débats parlementaires à Berlin semblent être appelés, cette année encore à présenter plus d'un incident fécond en enseignements pour ceux qui, dans les conflits de pouvoirs, recherchent l'occasion d'apprécier la valeur comparative des constitutions en vigueur chez les peuples modernes. Ce qu'il est permis de constater tout d'abord, après l'expérience de plusieurs années, c'est que, l'antagonisme entre le gouvernement et la représentation nationale peut se prolonger en Prusse, sans que le trouble qui existe dans les esprits dégénère en désordres matériels. Rien n'annonce en ce moment, que la session nouvelle soit de nature à apporter une exception aux précédents acquis au parlementarisme prussien et si l'opinion publique se propose d'intervenir, elle réserve son action pour le jour où la lutte électorale lui permettra de l'exercer sur le terrain de la légalité. Sous ce rapport la nation prussienne, fait preuve d'une maturité constitutionnelle que d'autres pays auraient à lui envier.

Le Sénat espagnol a décrété la mise en accusation du général Prim. Le chef insurgé avec ses adhérents est entré dans l'Andalousie.

C'est à tort qu'on a annoncé la dissolution de la commission chargée de procéder à une enquête sur les banques et le

crédit; les travaux de cette commission sont seulement suspendus pendant la durée de la session législative, il y a déjà près de quatre mois qu'elle siège et elle a entendu plus de soixante personnes.

On mande de Naples que Mazzini a échoué au second tour de scrutin dans le collège de Gènes comme dans celui de Naples.

L'Indépendant de Constantine vient de recevoir un deuxième avertissement.

J. REBOUX.

On mande de Madrid, 16 janvier :

« Nous sommes toujours ici dans la même situation. Les dépêches officielles se suivent et se ressemblent; elles annoncent invariablement que Prim s'enfuit et qu'on est prêt de l'atteindre. Ses amis, au contraire, affirment qu'il est maître de la situation. Les ministériels disent qu'il n'y a avec lui que des hommes sans aveu qui n'en veulent qu'à la propriété et à ceux qui possèdent. Ses partisans de leur côté, prétendent qu'il a réuni autour de lui les hommes les plus honorables de l'Espagne. A qui s'en rapporter? Je crois pour ma part qu'il y a du vrai dans l'une et dans l'autre assertion, et qu'à côté d'hommes respectables il se trouve, comme dans toutes les insurrections, des aventuriers hardis cherchant une occasion de pêcher en eau trouble.

» Pour ce qui est de l'intention du gouvernement de laisser Prim s'enfuir en Portugal, je n'y crois pas et vous devez comprendre combien une telle mesure est improbable, car elle serait vraiment trop imprudente. Je suis convaincu, et c'est l'opinion générale, que si Prim tombait entre les mains des troupes qui le poursuivent, il serait condamné et fusillé comme rebelle pris les armes à la main.

» Mais on n'en est pas là quoique nous ne sachions rien de précis sur la position de Prim. Il paraîtrait maintenant qu'il veut traverser la Guadiana; s'il en était ainsi, il pourrait se diriger aussi bien sur l'Andalousie que sur le Portugal; et s'il gagne l'Andalousie, c'est qu'il croit y trouver des partisans prêts à l'appuyer.

On écrit de Rome au journal le Monde, sous la date du 12 janvier :
« Le brigandage se calme. Les mesures

énergiques du gouvernement et l'attitude résolue des troupes pontificales ont inspiré une telle terreur aux bandes, que la plupart des chefs se voient abandonnés par les hommes qui, n'ayant pas de crimes communs à expier, trouvent avantage à se rendre.

» Le bataillon des zouaves se recrute admirablement. Cent volontaires sont entrés à la fois au corps il y a deux jours. On porte à 900 le nombre des recrues déjà arrivées.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Bayonne, 20 janvier.

On mande de Madrid, le 17 janvier, 6 heures du soir :

Prim est parti hier matin de Hava. Après une marche de 50 kilomètres, il est arrivé, le soir, à Zalamea, à 45 kilomètres de la province de Cordoue. Les insurgés ont détruit sur leur passage une partie du railway de Ciudad-Real à Badajoz.

Le Sénat a autorisé la mise en jugement de Prim par 140 voix contre une seule. Un conseil de guerre est réuni en ce moment pour délibérer sur les mesures à prendre à l'égard de Prim et de sa troupe.

Bayonne, 20 janvier.

On mande de Madrid le 18 janvier :
La capitale est tranquille, mais on continue à parler de soulèvements dans les provinces. La Correspondencia assure que ces bruits n'ont rien de sérieux.

On croit que le gouvernement voyant ses sentiments d'humanité mal compris, va entrer dans la voie d'une répression vigoureuse.

Prim est parti hier matin de Zalamea. Il est arrivé le soir à Berlanga, près de Llerena.
3 % dette intérieure 37. 15. de différée 34. 50.

Madrid, 18 janvier, 2 h. de l'après-midi.
Les insurgés ont passé la nuit à Berlanga. On pense qu'aujourd'hui ils traverseront Llerena pour entrer en Portugal par Jerez de los Caballeros.

Les sergents qui avaient essayé de soulever leurs compagnies à Alcalá et de délivrer les condamnés du bagne, ont été fusillés ce matin, à Madrid.

La tranquillité se maintient partout.

Munich, 19 janvier.

M. de Koch, récemment nommé ministre

de l'Intérieur et des Cultes, est mort ce matin.
Berlin, 19 janvier.

Par ordre du Roi, le Prince grand Echauson, baron de Courlande, est allé à Bruxelles, pour féliciter le Roi des Belges sur son avènement au trône.

Lisbonne, 16 janvier.

Les journaux de Rio-Janeiro reproduisent une dépêche de Lopez remplie de violences contre les alliés, et dans laquelle le président du Paraguay menace de massacrer les prisonniers qui sont en son pouvoir. Mitre lui a dignement répondu. L'armée alliée était à Corrientes où elle avait reçu des renforts.

La famine désolait le Paraguay. Le chemin de fer Don Pedro a été livré définitivement à la circulation dans toute son étendue.

On mande de Montevideo que le vapeur Herschel a fait naufrage.

Le vaisseau Jean-Bart était à Rio-Janeiro.

CORRESPONDANCE

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances :

Paris, 19 janvier.

Dans les cercles politiques, on annonce positivement que le discours de l'Empereur pour l'ouverture de la session, affirmera le rappel, dans le cours de l'année 1866, de notre armée expéditionnaire au Mexique. Ce rapatriement résulterait d'une convention récemment intervenue entre le cabinet des Tuileries et l'Empereur Maximilien.

Suivant les mêmes informations, une phrase du discours du trône ferait connaître officiellement la participation des volontaires français dans les enrôlements pontificaux. Le chiffre de nos soldats est de 1,500. L'Autriche en fournirait un nombre égal et les uns et les autres seraient à la solde du Saint-Siège. Nous ajouterons que cette disposition a reçu l'assentiment du gouvernement de Florence; si elle est de nature à satisfaire de l'autre côté des Alpes les Italiens raisonnables et sur ce versant les catholiques judicieux, elle mécontente extrêmement le parti d'action unitariste. Trouver en face de soi, si l'on passait la frontière romaine des uniformes autrichiens, c'est désagréable, rencontrer des soldats français, c'est dangereux.

On a fusillé à Madrid deux sergents qui ont tenté de soulever leurs soldats à Alcalá. Si le général Prim tombe aux mains des troupes royales, quelle peine subira-t-il. Quelques mois de confortable exil, après quoi, il rentrera dans ses dignités et dans sa fortune.

On parle d'une lettre de l'Impératrice annonçant qu'à l'avenir une certaine quantité de places dans le service télégraphique seraient réservées aux élèves de Saint-Denis. Voici une nouvelle qui sera bien accueillie de ceux qui prétendent qu'on devrait laisser aux femmes tous les emplois qu'elles sont capables de remplir.

Le bruit court que le Conseil-d'Etat est saisi en ce moment d'un projet de loi sur la propriété littéraire et artistique qui serait garantie aux ascendants, aux frères et aux sœurs des auteurs.

Le bal qui a eu lieu mercredi aux Tuileries a ouvert avec beaucoup d'éclat la série des fêtes de la cour. A dix heures, leurs Majestés sont entrées dans les salons; elles étaient accompagnées de la princesse Mathilde, de LL. AA. II. la princesse Murat, le prince Joachim Murat, de LL. AA. RR. le prince et la princesse de Hohenzollern et de S. A. R. le duc de Wurtemberg, portant l'uniforme de l'armée autrichienne, où il a un commandement.

L'Empereur s'est entretenu longtemps avec ce prince, qui combattait à Solferino sous le drapeau de l'Autriche.

Dans le premier quadrille figurait la princesse de Hohenzollern, la princesse de Metternich et plusieurs dames du corps diplomatique et de la cour.

L'Impératrice portait une robe blanche lamée d'argent, d'un goût exquis, dont le corsage était entouré d'une écharpe de lierre. Sur sa tête, un papillon en pierres projetait les mille reflets du diamant.

La princesse de Hohenzollern avait une robe de satin bleu; la princesse de Metternich, une robe de satin blanc, agrémenté de satin noir et de dentelles; la princesse Mathilde était également en robe de satin; Mme de Gallitz en moire blanche, avec une couronne de feuillage d'or.

Les ambassadeurs du Maroc attirèrent tous les regards par l'originalité de leurs costumes rehaussés et par leurs physionomies étrangement caractéristiques.

La fête a été des plus brillantes et les danses des plus animées. A minuit, l'Empereur et l'Impératrice, suivis de toute la cour, se sont rendus dans la salle du sou-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 21 JANVIER 1866.

N° 6.

LES MÉMOIRES D'UN ORPHELIN.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ENFANCE.

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 19 janvier.)

A ces mots, ma grand-mère ouvre une armoire, examine sa robe d'apparat, sa coiffure de dentelle, son châle des dimanches, puis mon linge et mes vêtements; puis comprenant qu'en de telles circonstances, on ne doit point s'en rapporter à ses propres lumières, elle appelle Geneviève. Toutes deux continuent ensemble ce grave examen, tantôt souriant d'un air satisfait, tantôt secouant la tête, comme si elles découvraient une difficulté imprévue. Il s'agit de se présenter dignement dans la maison de M. Miéry. Ma sage aïeule n'a point la prétention de paraître plus riche qu'elle ne l'est. Mais elle sait ce qu'elle se doit à elle-même, et en outre, elle a pour principe que, le soin avec lequel on s'habille, est une politesse envers les autres.

Ma toilette est, surtout pour elle et pour sa fidèle auxiliaire, l'objet d'une sérieuse attention et de plusieurs conférences. Un descendant des Martelle, un futur magistrat

ne peut être habillé comme le premier venu. Enfin, tous les détails de mon équipement ayant été pleinement discutés et réglés, on me revêt d'une veste bleue, en drap, taillée par le meilleur ouvrier, dans une redingote de mon père; d'un gilet en soie violette, orné de boutons de métal qui reluisent comme de petits soleils; d'un pantalon de nankin, soigneusement blanchi et repassé. On me met une cravate de mousseline au col, un jabot de tulle sur la poitrine. On me brosse, on me lisse et on pommade les cheveux. Ainsi paré, je me regarde à la glace, et j'avoue que je me trouve assez joli. Geneviève, qui a été si occupée de mon ajustement, s'admire dans son œuvre et s'écrie en joignant les mains : Ma foi ! nous l'avons bien attifé. Il est gentil tout plein.

Ma grand-mère sourit, puis me prenant par la main et s'acheminant avec moi vers la demeure de M. Miéry, me recommanda de me tenir droit, de répondre avec politesse aux questions qui me seront adressées, de manger et de boire proprement, enfin, de me conduire comme un garçon bien élevé. Moi, je l'écoute avec peu d'attention, ne songeant, comme un enfant que je suis, qu'à l'idée de voir des choses nouvelles.

Notre pauvre vie humaine dont nous nous croyons, dans notre orgueil, les maîtres, que nous avons la présomption de gouverner, comme un industriel gouverne son cours d'eau, tantôt en la laissant librement couler à plein bord dans la verte prairie, tantôt en l'endigant, ici, l'arrêtant dans une écluse, là, lui imprimant un rapide mouvement, notre pauvre vie humaine n'est qu'une perpétuelle succession

d'événements imprévus qui surprennent l'ignorance de l'enfant, bouleversent les rêves ardents du jeune homme et confondent l'austère expérience du vieillard. Imprévu est l'instant précis de notre naissance, plus imprévu encore l'heure de notre mort, et entre ces deux limites, on peut dire, sans exagération, que sans cesse nous sommes rejoints ou affligés, exaltés ou terrassés par quelque événement imprévu. Qui de nous en se levant, le matin, dans le plein exercice de ses facultés et en réglant tranquillement l'emploi de sa journée, peut être sûr de ce qu'il fera, quelques instants plus tard ? Je ne parle point d'un désastre inopiné qui nous atteint, comme un coup de foudre, et auquel nous ne pouvons résister. Mais une lettre, une visite inattendues, une rencontre à laquelle nous n'avions pas songé, un des mille petits accidents de la vie quotidienne. Il n'en faut souvent pas d'avantage pour jeter le trouble dans notre esprit et changer radicalement le cours de nos idées.

Si faible et si vacillant ! pourquoi donc l'homme est-il si orgueilleux. « Roseau pensant », a dit Pascal. Pensant quelquefois justement, quelquefois noblement, mais si souvent roseau inerte !

En allant avec ma grand-mère chez M. Miéry, je ne prévoyais guère que ce dîner dont la perspective amusait ma puerile curiosité, me laisserait dans l'esprit des impressions si vives et si tenaces, que maintenant encore je me les rappelle, comme si je venais de les éprouver.

Je me rappelle cette élégante maison, ses meubles dorés, ses tentures en soies; la table du salon couverte d'un magnifique tapis; la table de la salle à manger chargée de cristaux et d'argenterie. Jamais je

n'avais rien vu de semblable. Là peut-être a été enfanti en moi le premier germe des besoins de luxe.

Je me rappelle le maître de cette maison, avec ses vêtements de dentil, son front chauve, son visage pâle et son honnête et mélancolique expression de physionomie... Comme il vient à nous, dès qu'il nous aperçoit ! Comme il prend affectueusement la main de ma grand-mère et la mienne, en nous adressant à tous deux de bonnes paroles ! Et, en même temps, quelle tristesse dans son regard et dans l'expression de sa voix ! Le regard et la voix ! Ces deux organes par lesquels se trahit l'état moral de l'homme. Le regard décèle souvent jusqu'aux nuances les plus délicates de la pensée, et la voix est quelquefois une révélation prophétique. La voix de ceux qui souffrent et qui n'ont pas longtemps à vivre a un caractère particulier de douceur, et il semble qu'elle annonce leur fin prochaine par de molles et touchantes intonations, comme le cygne annonçait le sein par le chant que lui attribuaient les anciens.

Près de M. Miéry, est son beau-frère, M. Chamblay, un grand, bel homme, coquettement frisé et habillé, qui parle bruyamment, disserte, plaisante, gesticule et paraît très-content de son mérite. Je l'ai revu plus tard, et il doit avoir une grande place dans mon récit.

Mais, ce que je me rappelle avec une émotion qui agite encore mon cœur, c'est une petite fille de huit ans qu'une gouvernante amène dans la salle à manger, au moment où le dîner est servi. Son père, M. Miéry, l'arrête au passage et lui donne sur le front un tendre baiser. Son oncle, M. Chamblay, lui dit qu'elle a une char-

mante robe. Ma grand-mère la saisit par la taille et l'embrasse cordialement. Sa gouvernante, une Anglaise à la figure revêche, la prend en silence par la main et la fait asseoir près de moi. Après avoir mis sur sa chaise un coussin pour l'élever à la hauteur de la table. La petite me regarde d'un air un peu effarouché, comme la jolie perruche que j'ai vue, plus tard, dans une grande maison de Paris, qui était apprivoisée par les plus belles mains du monde, et reprenait un air sauvage à l'aspect d'une personne inconnue. Moi, je la regarde aussi, avec une sorte d'ébahissement. De ma vie, je n'ai rien vu de pareil.

Elle s'appelle Clara. On dirait un de ces noms inventés exprès pour désigner une nature exceptionnelle. En elle, tout est clair; ses cheveux blonds, soyeux, flottant sur le col, partagés en deux bandeaux sur le front, et liés par un léger ruban lilas; ses joues blanches et roses; ses lèvres pareilles à deux cerises mûres de la vallée de Mauthier; ses yeux d'un bleu limpide, et sa robe de mousseline dont son oncle lui a fait compliment, et ses mains menues comme des pattes de fauvettes, blanches comme la neige. Notre bon curé m'avait, après une leçon de catéchisme, donné une image représentant l'enfance de la sainte Vierge. Ma petite voisine m'apparaît comme la vivante personification de cette image. Je voudrais lui parler, et je remarque un signe de ma grand-mère qui m'engage à essayer, et je n'ose... Je n'ose pas même faire un mouvement de son côté.

Mais, voilà que, par mégarde, elle laisse tomber sa serviette, et je me baisse pour la ramasser. Un instants après, son couteau lui échappe aussi des mains, et je le ramasse encore. Sa gouvernante alors lui